

L'engraineuse

Vandana Shiva La militante indienne écologiste et féministe, star de la lutte contre les OGM, s'attaque à Mark Zuckerberg et autres Bill Gates, «les nouveaux barons pillards».



Côté pile, on rencontre une petite dame au chignon grisonnant, la soixantaine bien tassée, qui marche à pas mesurés dans de fines ballerines et boit du thé noir avec une touche de lait. Côté face, on discute avec une combattante aguerrie, à l'énergie intacte, qui arbore avec fierté la broche argentée du révolutionnaire mexicain Emiliano Zapata. Dans la presse française, les photos de Vandana Shiva aux côtés de Nicolas Hulot, Ségolène Royal, Cyril Dion, Pierre Rabhi ou Yann Arthus-Bertrand sont légion.

Mais qui est-elle, cette égérie indienne des altermondialistes occidentaux, précurseuse des écoféministes, cheffe de file incontournable des luttes contre la brevetabilité du vivant et les OGM? Pour la sortie française de son essai *1% : Reprendre le pouvoir face à la toute-puissance des riches*, la dame au bindi est venue chez nous. Coécrit avec son fils, l'ouvrage cible les multinationales et notamment les milliardaires Bill Gates (Microsoft), Mark Zuckerberg (Facebook), Jeff Bezos (Amazon) et Warren Buffet. Sous la plume de la défenseuse de la diversité, ces géants de l'information, de la finance et des biotechnologies deviennent «les nouveaux barons pillards». Des néocolons qui privatisent les

biens communs et font le lit d'un «apartheid économique» et écologique mondialisé.

On peine à le croire mais, enfant, Vandana Shiva était du style à se cacher sous la table quand il fallait prendre la parole. «Je détestais parler et maintenant je parle partout», résume celle que les médias adorent qualifier de «rockstar» des anti-OGM. C'est vrai, sa vie est organisée comme une longue tournée mondiale. A peine atterrie de Kigali (Rwanda) où elle participait à une conférence internationale

sur la coopération, et après deux jours parisiens intenses, elle est repartie en Inde. Son éditeur, Thomas Bout, a visiblement

été enthousiasmé par la rencontre, bluffé par «sa capacité à séduire les foules». Il est épaté par «le regain d'énergie dont elle fait preuve quand elle est en contact avec le public».

Sur son parcours comme sur ses combats, Shiva affectionne les formules métonymiques, du style «vous pensiez être quelque chose, mais si vous répondez de manière honnête et authentique aux défis de la vie, vous serez conduit ailleurs». Ainsi, elle est née au pied de l'Himalaya en 1952, d'une mère réfugiée pakistanaise devenue fermière et d'un père ancien de l'armée britannique reconverti en garde forestier. En son temps, le

grand-père maternel s'était engagé pour l'éducation des filles dans les zones rurales et il est mort lors d'un jeûne de protestation. Elle aurait pu devenir prof ou physicienne nucléaire, avoir une vie calme et de réflexion. Mais «je ne suis pas assise avec mon petit morceau de papier et mon petit stylo en train de résoudre des équations quantiques», s'amuse-t-elle.

«Dr. Vandana Shiva», comme elle se présente sur Twitter, est titulaire d'un master en physique des particules et d'un doctorat portant sur les fondations de la physique quantique. La précision est importante car plusieurs de ses détracteurs lui reprochent d'usurper le titre de «scientifique». Un temps, ses diplômes furent même effacés de l'encyclopédie en ligne Wikipédia et elle est convaincue que ceux à qui elle s'attaque sans relâche «adoreraient» réécrire totalement sa biographie. Une fois ses diplômes décrochés au Canada, elle s'empresse de rentrer en Inde : «Je savais que si je restais plus longtemps, je deviendrais accro. Parce que votre vie à l'Ouest est si commode! Mais je voulais partager les difficultés de mes concitoyens.» Devenue volontaire au sein du mouvement Chipko, elle met ses compétences au service de femmes qui enlacent des arbres pour lutter contre la déforestation dans l'Himalaya. A la fin des années 80, Monsanto commence à parler de breveter les semences, et Vandana Shiva

réalise qu'elle peut se faire entendre. Elle lance Navdanya, un centre de formation agricole et un mouvement de sauvegarde des semences. «Pour moi, je suis vraiment en train de distiller la voix de la Terre, la voix des espèces, la voix de nos paysans, la voix des femmes que je connais», avance celle qui se décrit comme une canalisatrice capable de «fermer son ego». Aujourd'hui, elle dit retourner le plus souvent possible

chez elle, où elle «programme les futures plantations», fait le tour des communautés du réseau et des champs – «c'est ce que j'aime vraiment». «La cause de l'écologie avance plutôt bien en Inde, mais Vandana Shiva n'en est pas du tout le centre», tempère de son côté Jean-Joseph Boillot, auteur de nombreux ouvrages sur le pays et qui l'a rencontrée à plusieurs reprises. Il insiste notamment sur la modestie du réseau de banques de semences et de la ferme expérimentale qu'il a visitée. Shiva, elle, parle d'un «mouvement pour que la démocratie vive sur cette Terre». «Elle a tendance à se mettre au centre. C'est un peu la mouche du coche», poursuit-il, citant plutôt Subhash Palekar ou Anna Hazare comme les «grandes personnalités de terrain».

Alors, scientifique, philosophe, militante, porte-parole? Peu importe, «je ne suis pas unidimensionnelle et personne ne devrait l'être», répond Shiva avant de se lancer dans une diatribe contre «l'esprit mécanique» et le réductionnisme. Pas religieuse, refusant de s'associer à tout parti politique, Shiva se décrit comme une personne spirituelle, guidée par la philosophie du «vasudhaiva kutumbakam»: la Terre comme une seule famille. En février, Vandana Shiva a rencontré Greta Thunberg, à l'invitation de la jeune militante. La relève qui organise des grèves climatiques et des mouvements de désobéissance civile est, à ses yeux «la première génération à qui on a dit qu'elle n'a pas sa place dans le futur» alors même que «la machine à argent, une poignée d'hommes avides, a le pied sur l'accélérateur».

Vandana Shiva gagne sa vie avec les revenus de ses livres et de ses conférences. Combien? «Je n'ai pas de salaire, donc je ne sais pas», dit-elle en souriant et en précisant ne pas être payée par les organisations qu'elle a créées. De sa vie privée, on saura juste qu'elle est végétarienne, fut mariée, «very long ago», «il y a très longtemps», au père de son fils. Elle aimait lire ses livres de physique comme des contes, le jazz et la danse au temps des gramophones mais n'a «aucun des systèmes compliqués d'aujourd'hui» pour continuer à contenter ses oreilles. Au final, dit-elle, «tout ce que je fais est ma joie de vivre, je n'ai donc pas besoin d'autre chose [...] je n'ai pas à courir le vendredi pour changer d'air. D'ailleurs, je ne sais pas quand le vendredi arrive!» se tranquillise-t-elle, satisfaite d'avoir fait de ses passions son travail quotidien. ▶

Par **AURÉLIE DELMAS**
Photo **MARIE ROUGE**

LE PORTRAIT